

Maillardville : à l'Ouest rien de nouveau

Paul Y. Villeneuve

Le Québec et l'Amérique française : I- Le Canada, La
Nouvelle-Angleterre et le Midwest
Volume 23, numéro 58, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021428ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021428ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

L'évolution de la communauté francophone de Maillardville met en cause l'approche fonctionnaliste utilisée dans l'étude des relations ethniques. La question ethnique ne peut se dissocier de la question des classes sociales. Certains concepts du matérialisme historique et dialectique, appropriés à l'analyse des rapports sociaux conflictuels, aident à renouveler les connaissances sur les francophones d'Amérique.

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Villeneuve, P. Y. (1979). Maillardville : à l'Ouest rien de nouveau. *Cahiers de géographie du Québec*, 23 (58), 157–164. <https://doi.org/10.7202/021428ar>

MAILLARDVILLE : À L'OUEST RIEN DE NOUVEAU*

par

Paul Y. VILLENEUVE

Département de géographie, université Laval, Québec, G1K 7P4

RÉSUMÉ

L'évolution de la communauté francophone de Maillardville met en cause l'approche fonctionnaliste utilisée dans l'étude des relations ethniques. La question ethnique ne peut se dissocier de la question des classes sociales. Certains concepts du matérialisme historique et dialectique, appropriés à l'analyse des rapports sociaux conflictuels, aident à renouveler les connaissances sur les francophones d'Amérique.

MOTS-CLÉS : *Maillardville, ethnie, classe sociale, contradictions.*

ABSTRACT

VILLENEUVE, Paul Y: Maillardville: Nothing New on the Western Front

A brief description of certain key aspects of the evolution of the French speaking community of Maillardville, B.C. leads to a critical appraisal of the functionalist approach to the "ethnic question". It is suggested that certain concepts of historical and dialectical materialism can shed a new light on the history of French speaking America.

KEY WORDS: *Maillardville, ethnicity, social class, contradictions.*

*
* *

* Ce court texte est un essai de réinterprétation du matériel empirique contenu dans un travail qui date déjà de quelques années : VILLENEUVE, P.Y. (1971) *The Spatial Adjustment of Ethnic Minorities in the Urban Environment*, Seattle, université de Washington, département de Géographie, thèse de doctorat non publiée.

Si la grande majorité du peuple québécois s'est conformée à l'idéologie développée par sa petite bourgeoisie selon laquelle « Au Québec notre Ouest c'est le Nord » (Morissonneau, 1978), il reste que, depuis les tout débuts, bon nombre de Canadiens, de Canadiens français, puis de Québécois ont pris le chemin de l'Ouest. Certains se sont même établis dans cet « extrême Ouest » qu'est la Colombie-britannique. Parmi ces derniers, les gens de Maillardville constituent le noyau le plus distinct et le plus repérable.

Maillardville regroupe quelques centaines de familles canadiennes françaises à Coquitlam, dans la banlieue éloignée de Vancouver, entre le fleuve Fraser et « l'Inlet Burrard ». La communauté francophone s'étale sur les flancs d'une colline qui s'élève à partir de la plaine d'épandage du fleuve. Au pied de la colline, le long de la rue Brunette, ou dans son voisinage immédiat, le gros des familles de la communauté se regroupe autour d'institutions familiaires : églises, écoles et couvents, caisse populaire, etc. Le développement urbain ambiant soumet les abords de la rue Brunette à une vive spéculation foncière, ce qui engendre, selon le schéma classique, la dégradation de l'habitat résidentiel et le remplacement progressif de celui-ci par des affectations commerciales. Par contre, plus on gravit la colline, plus la qualité de l'habitat s'améliore pour prendre, tout au sommet, l'aspect d'une banlieue cossue. Ici, la proportion de familles francophones dans la population totale reste très faible : dans l'ensemble du District de Coquitlam, elle fait entre 8 et 10%; au pied de la colline elle peut dans certaines rues dépasser 75%; mais en haut de la colline elle s'abaisse à moins de 1%. Or, la position occupée par ce 1% des familles francophones dans la structure sociale de Coquitlam et de la région métropolitaine de Vancouver est en général très supérieure à celle des familles francophones vivant plus bas sur la colline. À Maillardville, tout se passe comme si, pour « réussir » socialement, il ne suffit pas d'être venu à l'Ouest, il faut aussi « gravir la colline ».

L'origine de la communauté francophone de Maillardville est récente. Elle remonte au début du XX^e siècle, plus précisément aux années 1908-10. À l'époque, les forêts de la Colombie-britannique étaient mises en exploitation sur une grande échelle. Un moulin à scie, dont on affirma qu'il était le plus grand du monde, fut construit à Fraser Mills, tout près de New Westminster, dans le District de Coquitlam. Les propriétaires du moulin employaient une main-d'oeuvre anglo-saxonne, mais aussi des Asiatiques, principalement des Chinois et des Indiens. La très grande docilité et l'ardeur au travail des Orientaux eurent apparemment pour effet de provoquer l'exaspération des travailleurs anglo-saxons. Des conflits raciaux éclatèrent entre les deux groupes. Les propriétaires du moulin eurent alors l'idée « géniale » de résoudre ce problème en faisant appel à une main-d'oeuvre reconnue elle aussi pour sa grande docilité, mais qui présentait en plus l'avantage d'être blanche et celui de ne pas pouvoir être considérée comme « immigrante-usurpatrice » puisqu'elle venait du pays même. Mais venait-elle vraiment du même pays, ou plutôt, en migrant vers l'Ouest, ne se dirigeait-elle pas en terre étrangère, et sa situation ne devenait-elle pas, de fait, celle d'un groupe d'immigrants ?

De toute façon, les propriétaires du « Fraser Mills » agirent avec beaucoup de doigté. Ils dépêchèrent un prêtre irlandais au Québec, dans les Cantons de l'Est et dans l'Outaouais, régions où abondaient les ouvriers qualifiés de moulins à scie et où, en plus, le contact avec les Loyalistes avait « ouvert l'esprit » des francophones au monde anglo-saxon. Près d'une centaine de familles furent recrutées et des wagons affrétés pour les expédier jusqu'à « Fraser Mills ». Une entente stipulait qu'un emploi serait assuré aux migrants eux-mêmes et à leurs fils au moulin de Fraser Mills. La compagnie aida à construire l'église de la première paroisse, Notre-Dame-de-Lourdes. Un prêtre venu de France, l'abbé Maillard, en fut le premier curé. Il donna son nom au village, qui ne fut jamais une entité politico-administrative, mais demeura un lieu-dit à l'intérieur du District de Coquitlam.

Pendant quelques décennies, la communauté put vivre en vase clos. Il fallait plus d'une heure pour se rendre à Vancouver, et les environs immédiats étaient peu peuplés. Au moulin même, le travail était organisé de telle sorte que les contacts hors-groupe furent pendant longtemps réduits. Hormis le fait que le travail dans un moulin à scie exige rarement des échanges verbaux élaborés, les Canadiens français furent regroupés dans des équipes dirigées par des contremaîtres bilingues choisis parmi eux. Les salaires étaient meilleurs qu'au Québec et le climat combien plus clément. La vie s'écoula donc, paisible, jusqu'à la grande Crise.

Plusieurs changements se produisirent alors. Une seconde paroisse fut mise sur pied, Notre-Dame-de-Fatima, pour accueillir des Canadiens français en provenance de Willow Bunch en Saskatchewan. Ceux-ci, dont plusieurs sont établis en Saskatchewan depuis peu, doivent quitter cette province sous la double pression de la Crise et du « Dust Bowl ». Une chaîne migratoire s'établit alors entre Willow Bunch et Maillardville, comme il s'en était aussi établie une avec les Cantons de l'Est et l'Outaouais après 1908-10. Mais les conditions économiques ne sont guère meilleures en Colombie qu'en Saskatchewan, et l'action syndicale contribue à solidariser les travailleurs francophones et les travailleurs anglophones.

Par la suite, les pressions assimilatrices s'accélérent. La reprise économique due à la guerre et la suburbanisation des années cinquante ont pour effet de noyer la communauté dans un milieu ambiant anglophone. C'est l'époque des luttes pour le maintien d'écoles séparées catholiques... et françaises. Des luttes doivent être livrées sur deux fronts. D'abord, la communauté se bat sans succès contre la législature provinciale pour que ses membres puissent avoir le choix de payer ou la taxe scolaire destinée aux écoles publiques, ou celle destinée aux écoles séparées. De plus, la hiérarchie catholique du diocèse de Vancouver est anglophone et peu soucieuse de maintenir un clergé et des enseignants francophones dans les deux paroisses. Or, les écoles publiques enseignent le français, au moins comme langue seconde. Dès lors, les parents de Maillardville sont placés devant un choix difficile : faut-il privilégier la langue française ou la religion catholique dans l'éducation de leurs enfants ? Car il apparaît que l'école publique assure une meilleure connaissance de la langue française que l'école séparée, et le coût est moins élevé. Le dilemme est de taille, comme plusieurs autres auxquels les membres de minorités ethniques en milieu étranger font face. Beaucoup de choix existentiels ont en effet une forte incidence sur le rapport de l'individu à son groupe ethnique : le choix d'un conjoint ou d'une conjointe, le choix du lieu de résidence, le choix d'un emploi et d'un lieu de travail. La nécessité de faire ces choix produit chez l'individu une tension plus ou moins destructurante selon la position de celui-ci par rapport à la culture de son groupe d'origine et celle de la société ambiante. Ou il se situe encore à l'intérieur de sa culture d'origine, ou il est presque complètement assimilé à celle de la société ambiante. Il a dans les deux cas un univers de valeurs relativement stables par rapport auquel il peut prendre des décisions. Ou bien il se situe de façon plus ou moins pérenne au milieu du passage d'une culture à l'autre, est de ce fait marginalisé, et certaines décisions peuvent alors le traumatiser profondément.

Cette approche de psychologie sociale, hautement fonctionnaliste, est celle que j'ai utilisée (Villeneuve, 1971) pour rendre compte des choix de localisation résidentielle des membres de la communauté à l'intérieur du District de Coquitlam, un espace de 25 kilomètres carrés. Le modèle construit alors postulait que les comportements spatiaux des membres de la communauté résultaient de la réponse apportée à la tension créée, d'une part, par le besoin d'intégration à la société ambiante, et d'autre part, par le besoin de retenir l'identité au groupe ethnique et à sa culture. Selon que le premier ou le deuxième besoin s'avérait le plus marqué, l'individu se localisait plutôt loin ou plutôt près du noyau

originel du groupe. Il fut alors possible de montrer que des différentiels très petits de distance du centre (moins de 0,5 kilomètre) correspondaient à des différences marquées sur les échelles d'intégration sociale et d'identité culturelle. Il fut également possible de repérer les changements dans la répartition spatiale des membres de la communauté résultant de l'agrégation et de l'accumulation de ces décisions individuelles dans le temps. Il fut même possible d'apprécier l'effet en retour du comportement résidentiel sur l'intégration et l'identité et de suggérer que seule une stratégie de localisation discutée et planifiée au niveau du groupe pouvait contribuer à résoudre « marginalisation » et « traumatismes ». Bien entendu, une telle stratégie ne fut pas appliquée, ni à Maillardville ni ailleurs, et ceci est fort heureux car elle n'aurait probablement pas réussi, étant basée sur une conception partielle et idéologique de la « question ethnique ».

La société ambiante et le groupe ethnique sont tous deux considérés comme des agrégats d'individus placés sur des continuums d'intégration, d'identité et de localisation spatiale le long desquels ils peuvent se déplacer presque à loisir. Cette conception est idéologique dans la mesure où elle fait l'hypothèse que la mobilité à l'intérieur des structures est suffisante pour résoudre les conflits, car ceux-ci ne seraient que des problèmes d'adaptation. Elle postule que les structures en présence n'ont pas elles-mêmes à être modifiées, ou du moins pas de façon profonde. Il s'agit là d'une idéologie du *statu quo* propre aux approches fonctionnaliste, structuraliste et systémique. Cette conception reste par ailleurs très partielle car les deux structures en présence, la société ambiante et le groupe ethnique ne sont que très improprement spécifiées. En un mot, les classes sociales sont absentes de l'analyse. Or, il devient de plus en plus évident que la question ethnique ne peut être traitée séparément de celle des classes sociales. À ce sujet, les ouvrages récents de Bourque (1977) et de Monière (1977) montrent amplement qu'une analyse conjointe des rapports ethniques et des rapports de classe jette une toute autre lumière sur des phénomènes dont l'explication était jusqu'ici considérée comme classée. Il n'est peut-être pas inutile de souligner que les questions ethnique, régionale et nationale se recouvrent amplement et que l'étude des rapports sociaux (économique, politique et idéologique) de production aide grandement à fixer les limites de ce recouvrement.

Il s'agira donc maintenant d'esquisser une réinterprétation de nos données sur la communauté de Maillardville à l'aide d'une conception matérialiste dialectique des classes sociales. Cette conception est succinctement présentée ailleurs (Villeneuve, 1978). Elle s'appuie sur les concepts de mode de production et de formation sociale, et pose la lutte des classes et les contradictions plutôt que les processus d'adaptation et de recherche de l'équilibre, comme moteurs du changement social.

Les travaux d'Amin (1970, 1973) suggèrent que la question des minorités ethniques dans les villes nord-américaines et européennes aurait intérêt à être abordée comme un cas spécial de développement inégal. Déjà, Emmanuel appliquait, de façon quelque peu exagérée, sa thèse des différentiels de salaire (comme étant à la source de l'échange inégal) aux minorités ethniques en milieu urbain : « il y a moins d'interpénétration entre les groupements raciaux ou même ethniques, à niveaux de vie originalement différents, qu'entre les classes et les couches sociales... Ces immigrants vivant en vase clos conservent indéfiniment leur type traditionnel de consommation et leur bas niveau de besoins. Ils touchent généralement des salaires correspondants beaucoup plus bas que ceux des Américains anglo-saxons. » (Emmanuel, 1969, p. 159-160)

Cette vision des choses est différente de celle proposée plus haut à partir de l'optique fonctionnaliste. Elle l'est parce qu'elle postule une distinction nette entre le groupe ethnique et la société ambiante. Il y a là deux structures sociales inégalement développées, et le contact entre les deux contribue habituellement à maintenir, et parfois à aggraver, cet

inégal développement. Ceci est probablement lié au fait que le groupe ethnique et la société ambiante sont, chacun de leur côté, structurés en classes. Toute la problématique de conservation-dissolution des modes et des stades de production non dominants dans une formation sociale (Poulantzas, 1974, p. 108 et ss.) s'applique aux rapports de classe qui se nouent, d'une part à l'intérieur du groupe ethnique et à l'intérieur de la société ambiante, et d'autre part entre le groupe ethnique et la société ambiante.

Dans le cas de Maillardville, la structure de classe du groupe ethnique canadien-français est initialement la suivante : les travailleurs de l'industrie du bois, prolétarisés dans les moulins à scie du Québec pendant la deuxième moitié du 19^e siècle; les agriculteurs provenant de Willow Bunch, prolétarisés à leur arrivée en Colombie-britannique; la petite bourgeoisie composée de quelques artisans, commerçants, professionnels, et de sa fraction hégémonique, le clergé. Cette petite bourgeoisie a développé au Québec depuis la Rébellion manquée de 1837-38 une idéologie à caractère réactionnaire, ultramontaine au plan religieux, et de collaboration avec la bourgeoisie anglaise sur le plan socio-politique (Monière, 1977, p. 156 à 226). Les travailleurs récemment prolétarisés et urbanisés, n'ont pas, avant la crise, de conscience de classe claire et, de ce fait, sont assez nettement sous l'emprise idéologique de la petite bourgeoisie.

Du côté de la société ambiante, il faut retenir très schématiquement les classes sociales suivantes : une classe ouvrière provenant des Îles britanniques, mais de plus en plus du continent, ces Européens ayant été plus longuement exposés au mode de production capitaliste que les Canadiens français; une bourgeoisie industrielle et marchande qui « développe » la Côte ouest; et une petite bourgeoisie dont les fractions commerciales et cléricales seront celles qui entretiendront des rapports significatifs avec la communauté de Maillardville. Mais pour être plus précis, il faudrait inclure la partie supérieure de la hiérarchie ecclésiastique de Vancouver dans la bourgeoisie. On a vu plus haut l'influence assimilatrice de la hiérarchie, qui en cela, s'oppose, au moins légèrement à la bourgeoisie industrielle. À l'époque, on assiste aux débuts de la monopolisation de l'économie canadienne, et les propriétaires du moulin de Fraser Mills appartiennent à ce monopolisme en formation.

Les rapports qui s'établissent entre la communauté et la société ambiante vont relever d'un certain nombre de contradictions qui rendent compte d'une série de phénomènes, étudiés par la science sociale fonctionnaliste sous le thème des « relations ethniques », et qui vont du rythme d'assimilation linguistique au comportement spatial, en passant par l'intégration culturelle et structurelle traitée par des auteurs comme John Porter (1965).

Par exemple, le rythme migratoire des Canadiens français vers Maillardville, et le rôle de structure d'accueil joué par la communauté auprès des nouveaux arrivants, relèvent d'une contradiction mobilité/immobilité de la force de travail, qui elle-même s'imbrique dans le procès de développement du mode de production capitaliste. Pendant la période de haute conjoncture du début du siècle, l'aspect principal de la contradiction (Badiou, 1976, p. 70) sera la mobilité voulue par le capital qui développe l'Ouest. Mais toujours l'immobilité imposée par la barrière linguistique permet de maintenir à disposition un marché captif de main-d'oeuvre. Cette contradiction a dominé l'histoire du Québec depuis deux cents ans et celle de Maillardville depuis sa fondation. En période de basse conjoncture généralisée les travailleurs doivent organiser leur mobilité : le retour à la terre au Québec, le passage de Willow Bunch à Maillardville dans l'Ouest, pendant la Crise.

La petite bourgeoisie collaboratrice joue un rôle important dans la gérance de cette contradiction : d'une part, elle travaille avec acharnement au maintien de la langue et de la foi dans le peuple et accroît ainsi l'immobilité relative de celui-ci, soit à l'échelle de tout le

Québec, soit dans les petits villages français de l'Ouest, comme Maillardville, qui en plus, accusent généralement un retard idéologique de quelques décennies par rapport aux idéologies dominantes au Québec ou au Canada; d'autre part, elle inculque le « respect de l'autorité » (Monière, 1977, p. 210), trait qui suit le travailleur au cours de ses migrations, et qui accroît également sa « plasticité » sur le lieu même de la production. Ainsi, plus ou moins consciemment, elle collabore puissamment à l'exploitation de l'ouvrier de Maillardville par le capital industriel de Vancouver.

Jusqu'à la Crise, les gens de Maillardville étant encore fortement sous l'emprise de leur petite bourgeoisie et la vie gravitant surtout autour du moulin à scie, le maintien de l'identité culturelle reste l'aspect principal de la contradiction intégration/identité. La mécanisation du moulin et la tertiarisation de l'économie de Vancouver, deux aspects locaux des mesures générales mises de l'avant pour résoudre la crise des années trente, vont provoquer une diversification importante de la structure de l'emploi dans la communauté. Une proportion grandissante des gens de Maillardville entrera en contact avec la petite bourgeoisie commerçante anglophone (de New Westminster surtout), et trouvera des emplois dans le commerce et les bureaux. Ces emplois exigent des contacts soutenus, en anglais, avec la société ambiante. Ils sont occupés par les jeunes, la troisième génération d'hommes qui n'a pas d'emploi assuré au moulin, et les femmes. Le processus s'accélère pendant les années cinquante et soixante, de telle sorte que l'intégration devient l'aspect principal de la contradiction intégration/identité. Mais il y a résistance à l'intégration puisqu'il s'agit bien d'un processus contradictoire. Certains éléments de la petite bourgeoisie francophone de Maillardville luttent avec acharnement contre l'assimilation. Ils profitent en cela d'un mouvement pan-canadien qui culmine lors des tentatives de mise en oeuvre des recommandations de la Commission d'Enquête sur le Bilinguisme et le Biculturalisme. Les motivations de cette fraction « activiste pour la cause française » sont de deux ordres. Il y a, bien sûr, un désir profond de préserver les valeurs culturelles du groupe, valeurs souvent opposées aux valeurs sociétales dominantes. Ce type de motivation est facilement détectable dans le discours de cette fraction de la petite bourgeoisie francophone. Une autre source de motivation, moins apparente, résulte du fait que le groupe ethnique, à cause de son caractère distinct, constitue une base de pouvoir économique et politique pour cette petite bourgeoisie. Pendant ce temps, il faut bien constater que les ouvriers et les employés de Maillardville doivent eux, s'assimiler pour survivre. C'est donc en anglais qu'ils prennent graduellement conscience de leur double condition d'exploités économiques et de dominés culturels.

BIBLIOGRAPHIE

- AMIN, S. (1970) *L'accumulation à l'échelle mondiale*. Paris et Sfan Dakar, Anthropos, 2 volumes, 502 et 446 pages.
- AMIN, S. (1973) *Le développement inégal*. Paris, Ed. de Minuit, 365 pages.
- BADIOU, A. (1976) *Théorie de la contradiction*. Paris, Maspéro, 114 pages.
- BOURQUE, G. (1977) *L'État capitaliste et la question nationale*. Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 384 pages.
- EMMANUEL, A. (1969) *L'échange inégal*. Paris, Maspéro, 422 pages.
- MONIÈRE, D. (1977) *Le développement des idéologies au Québec*. Montréal, Ed. Québec/Amérique, 381 pages.
- MORISSONNEAU, C. (1978) *La terre promise : le mythe du Nord québécois*. Montréal, Hurtubise HMH, 212 pages.
- PORTER, J. (1965) *The Vertical Mosaic: An Analysis of Social Class and Power in Canada*. Toronto, Les Presses de l'université de Toronto.

- POULANTZAS, N. (1974) *Les classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui*. Paris, Ed. du Seuil, 347 pages.
- VILLENEUVE, P.Y. (1971) *The Spatial Adjustment of Ethnic Minorities in the Urban Environment*. Seattle, université de Washington, département de Géographie, thèse de doctorat non publiée, 210 pages.
- VILLENEUVE, P.Y. (1978) Classes sociales, régions et accumulation du capital, *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 22, n° 56, 159-172.

